

LES VIEUX CHEMINS

ET

LES NOUVEAUX.

Chacun met
Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
(V. Hugo.)

I.

« Ce char de fer bruyant qu'emporte la vapeur,
Entraînant d'autres chars sur les rails, me fait peur.
Je sens mon cœur trembler quand je vois, ô prodige!
Sous les sombres tunnels, sur la crête des monts,
Ce noir Léviathan monté par des démons,
Précipiter sa course empruntée au vertige.

« L'entendez-vous mugir ? De ses naseaux brûlants
La cendre, l'eau, le feu jaillissent. Dans ses flancs
Quelle force inconnue habite ?...
Ah ! c'est l'esprit du mal, non le souffle de Dieu..
L'orgueil de la matière anime son essieu :
Vers l'abîme il nous précipite.

« Le progrès n'a pas dit son dernier mot encor :
L'aérostat bientôt déployant son essor,
Nous portera vers les étoiles.
Du galvanisme à peine ou tient l'agent subtil,
Et déjà la pensée a franchi sur un fil
La mer sans vapeur et sans voiles.

« Votre science évoque un dieu matériel.
De Prométhée osant aux arcanes du ciel
Ravir le feu sacré, son audace est l'image.
L'Anté-Christ, dernier né de l'homme et de Satan,
Apparaît dans son œuvre, et ce dernier Titan
Nous fera sombrer tous dans son vaste naufrage. »

II.

Tels sont les douloureux et pénibles accents
Qu'a fait plus d'une fois entendre à notre oreille
L'homme aux vieux préjugés. Ces rêves menaçants
Sont les sombres enfants d'un esprit qui sommeille.
Quand d'un nouveau soleil éclate la merveille,
Aveugle, il ne voit pas ses feux éblouissants.

Par son esprit étroit, par ses goûts, il ressemble
A ce faible vieillard qui, par l'âge glacé,
Les regards constamment tournés vers le passé,
Vit dans ses souvenirs qu'à grand peine il rassemble.
Il réserve pour eux ses caresses, et tremble
D'en voir jamais un seul par le temps effacé.

Aucun homme à ses yeux ne saurait trouver grâce,
Si son nom n'est scellé dans de vieux parchemins;
Le moyen-âge avec son glaive, sa besace,
Ses bûchers, est pour lui l'âge d'or des humains ;
Dans les champs de l'idée et les champs de l'espace
Il n'aime à s'égarer que dans les vieux chemins.

Les vieux chemins !... Eh oui, les vieux chemins sans doute,
Sont parfois excellents. Ainsi qu'au temps passé,
Le voyageur à pied, quand il n'est pas pressé,
Un bâton à la main dans les sentiers écoute
Les voix de la nature, et cueille sur sa route
Le fruit que le hasard sur la branche a laissé.

Qu'il marche ou qu'il s'arrête, il suit sa fantaisie.
Tout site pour l'artiste est pittoresque et beau;
Tout apporte à son cœur parfums et poésie :
La forêt, le torrent, la plaine et le coteau.
S'il gravit les sommets, l'image de la vie
Et ses rudes combats passent dans son tableau.

L'imagination de rivage en rivage
Peuple son souvenir : tantôt grave ou charmant,
Tantôt plaisant ou triste, un simple évènement
Prend des couleurs qui font le charme du voyage,
Et le charme plus doux d'en retracer l'image,
Quand déborde au foyer l'intime épanchement.

Mais ces plaisirs que nul ne saurait méconnaître,
Et qu'aime à savourer ici chacun de nous,
On peut les retrouver aussi purs, aussi doux,
Non pas dans son jardin, non pas à sa fenêtre,
Mais dans tous les pays que lui fera connaître
Ce *rail-way* dont la vue allume son courroux.

Si pour les vieux chemins éclate sa tendresse,
C'est qu'il s'y sent plus libre et plus en sûreté.
Mais le chemin de fer grandit sa volonté;
Ce qu'il perd en fatigue il le gagne en vitesse;
Il épargne le temps, le temps c'est la richesse,
Et la richesse aussi donne la liberté.

Aujourd'hui, c'est la France aux magiques annales
Que vous explorerez d'un regard curieux,
Recherchant pas à pas, avec un soin pieux,
Des langes du passé les traces virginales,
Et recueillant partout, de vos mains filiales,
Les titres oubliés d'héroïques aïeux.

Tout ce qui frappera vos yeux et vos oreilles
Viendra dans votre esprit se classer et s'unir;
Et vous comparerez ce que le souvenir
Nous légua de trésors, fruits de pénibles veilles,
Avec les monuments, les projets, les merveilles
Qu'enfante le présent pour doter l'avenir.

Et d'un rapide essor, touriste infatigable,
Vers de nouveaux climats du soir au lendemain
Vous vous élancerez. Ici, le sol romain,
Plus loin l'antique Egypte avec sa mer de sable,
Et là du Parthénon la gloire impérissable,
Attestent la grandeur du vieux génie humain.

Là, *Sion* devant qui l'univers se prosterne,
Montre à l'homme les cieux, horizons infinis,
Et l'homme rompt ses fers, s'affranchit, se gouverne.
Dans notre Europe enfin ces rivages bénis,
Où, contre le passé combat l'esprit moderne,
Et par la liberté si dignes d'être unis !

III.

L'Europe est une mer dont le fond, la surface
Luttent, bouleversés sous des vents inconnus.
Les hommes du berceau se sont tous souvenus :
Les monts sont abaissés, la frontière s'efface,
L'antagonisme ancien de climats et de race
S'éteint. De l'union les temps sont-ils venus ?

Après avoir subi tant de destins contraires,
Les peuples aujourd'hui l'un vers l'autre attirés,
Aux sources de l'amour se sont désaltérés ;
Et prêts à déposer leurs armes séculaires,
Ils s'embrassent émus pour échanger en frères
Leur cœur, et leur génie, et leurs produits sacrés.

Et c'est à vous qu'on doit ce sublime spectacle,
Galvanisme et vapeur, leviers mystérieux,
Dont nos fils seront fiers, et dont nos bons aïeux
Salûraient les effets en criant : Au miracle !
Par vous l'effort humain ne connaît plus d'obstacle,
Par vous n'existera qu'un peuple sous les cieux.

Autrefois, attachés à leurs champs, à leur ville,
Sans appui, sans lien, les hommes isolés,
Pour leurs besoins du jour laissant mûrir les blés,
N'échangeant aucun fruit de leur travail stérile,
Se trouvaient ennemis quand la guerre civile
Promenait ses horreurs dans leurs champs désolés.

Le travail, ce pivot de notre nouveau monde,
Méprisé par les uns, par les autres maudit,
Ecrasait ses enfants sans gloire et sans profit :
Les débouchés manquaient. Mais sur la terre et l'onde
La vapeur, en ouvrant une route féconde,
Prend le sceptre; et le sol se peuple et s'agrandit.

Si chère à nos instincts, l'égalité française,
Depuis quatre-vingt-neuf écrite dans nos lois,
Dans le peuple fleurit pour la première fois,
Il fallait que le gain allumât sa fournaise
Dans le cœur de tous ceux qui depuis Louis seize
Disaient : l'égalité n'est qu'un grand mot bourgeois.

Deux éléments de paix, d'aisance, de concorde :
L'épargne et le travail, ensemble ont pénétré
Au cœur du paysan qui s'est vu délivré
Du servage grossier du fouet et de la corde.
Sous le chaume aujourd'hui l'égalité déborde;
Là s'applique surtout son principe sacré.

Le sol à l'infini s'émiette et se morcelle.
Chacun aspire au droit, par un labeur sans frein,
d'ensemencer son champ et de cueillir son grain.
Ah! la propriété moins que jamais chancelle!
Mais enfin elle échappe à la lourde tutelle
De celui qui jamais ne féconda son sein.

Tout semble déborder de sève et de jeunesse;
Le coin le plus désert, le plus déshérité,
Offre sa moisson blonde à notre œil enchanté.
D'un coup de son piston, baguette enchanteresse,
L'industrie en tous lieux verse à flots la richesse :
Et crée un doux lien : la *solidarité*.

Le travail, autrefois signe de déchéance,
Noble et fier jette au loin sa chaîne et son collier,
Car il ne rougit plus de son humble atelier,
Où veillent l'art, son frère, et sa sœur la science.
Et sentant sa valeur, comprenant sa puissance,
De son modeste rang il s'élève au premier.

IV.

Tels sont les grands effets d'une cause nouvelle;
Voilà le but sacré que devait conquérir.
Par ces nouveaux chemins, l'homme vers l'avenir
Dirigeant les efforts de sa course éternelle;
Chaque jour en cueillant une palme plus belle,
Un plus large horizon devant lui vient s'ouvrir.

Tout change autour de nous : les monuments périclissent,
Les générations se suivent au trépas,
La nature à regret voit mourir dans ses bras
L'être qu'avec amour ses mamelles nourrissent,
Les cités vont croulant et les chemins vieillissent;
les vieux et les nouveaux, rien ne dure ici-bas.

Ne nous flattons jamais d'une course lointaine :
Le sol que nous foulons dans notre orgueil altier,
Ne sera pas demain sans doute le sentier
Où nous dirigerons notre marche incertaine;
Tel cherche un soir le calme au bord d'une fontaine,
Qui demain dans le bruit veut vivre tout entier.

Seule, l'humanité constamment rajeunie,
Sans se lasser jamais depuis les jours d'Eden,
Poursuit avec courage un pénible chemin;
Les écueils sous ses pas retrempent son génie;
Elle voit luire aux cieux la lumière infinie,
Et pour monter vers lui Dieu lui tendre la main.

Si dans les souvenirs des humaines pensées
Nous jetons, attentifs, un regard ébloui,
A travers les débris d'un monde évanoui,
Combien en verrons-nous aujourd'hui délaissées,
Qui par la foule ardente autrefois caressées,
Brillèrent comme un astre au ciel épanoui ?

Ces retours sont forcés, bien qu'ils semblent étranges.
Fiers de l'heure présente, ah ! ne méprisons pas
Ce que n'approuvent point la raison, le compas.
Dans ces fleurs de l'esprit écloses dans nos fanges.
Ces systèmes tombés, ces débris, sont les langes
Où le génie humain tenta ses premiers pas.

Ne les méprisons pas. Héroïques athlètes,
Nos pères ont lutté; suivons leurs pas vainqueurs.
Ne livrons pas leur œuvre à nos rires moqueurs,
En disant : Ils ont fait d'inutiles conquêtes.
La nôtre un jour aussi peut avoir ses défaites.
Marchons ! et n'ayons plus qu'un seul guide : nos cœurs.

De nos cœurs jaillira cette vive étincelle,
Gage sacré de vie et d'immortalité,
Que les anges du ciel ont nommé charité;
Et soudain transformés et rechauffés par elle,
Notre soin le plus doux, notre fin la plus belle,
Sera de te chercher, ô sainte vérité !

1853

